



# COMMENT JE SUIS DEVENUE ANARCHISTE

ISABELLE ATTARD



Seuil

Reporterre  
le quotidien de l'écologie



Comment  
je suis devenue  
anarchiste



ISABELLE  
ATTARD

Comment  
je suis devenue  
anarchiste

Éditions du Seuil

Ce livre est publié en partenariat entre les Éditions du Seuil  
et La Pile, l'association qui édite « Reporterre »,  
le quotidien de l'écologie.  
Collection dirigée par Hervé Kempf.

ISBN 978-2-02-144038-6

© Éditions du Seuil, octobre 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.reporterre.net](http://www.reporterre.net)  
[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À Willy, mon compagnon de route et de doute*





« Je ne m'étais jamais considérée comme une anarchiste.  
Aujourd'hui, j'ai compris que je l'avais toujours été. »

IA

Lundi 24 avril 2017. « Je ne retiens plus mes larmes. Je ne sais pas, je ne sais plus ce que je vais pouvoir dire aux femmes et aux hommes qui frappent à la porte de mon bureau depuis cinq ans, voulant humblement et dignement sortir de la précarité, demandant un toit, du chauffage, de la justice, de la reconnaissance, du travail, bref, un minimum de décence, de respect et d'humanité.

Depuis cinq ans, je me bats pour eux dans l'Hémicycle et en dehors, tout en essayant de rester optimiste et en comptant sur les élections de 2017.

Il y a quelques heures, vous, Emmanuel Macron, amené par MM. Hollande, Attali, Jouyet et consorts,

êtes arrivé en tête du premier tour de l'élection présidentielle. Vous êtes le sage représentant du CAC 40, des multinationales, des banques, des patrons de presse, des sondeurs, du Siècle, du groupe Bilderberg, bref du gratin de l'oligarchie capitaliste et de la multitude de lobbyistes qui leur sert de cour.

Chapeau bas, le coup d'État démocratique et médiatique a extrêmement bien fonctionné. Le plan s'est déroulé sans accroc et Mme Le Pen est au second tour, comme prévu.

Mais les précaires, les chômeurs pour cause de délocalisations à l'étranger, les étudiants sans ressources, les vieux dans les mouiroirs des maisons de retraite décrépies, les soignants et les enseignants en burn-out, vous allez leur dire quoi, monsieur Macron ? D'aller s'acheter un costume ou bien de devenir millionnaire ?

Si j'ai pleuré, c'est parce que je sais que vous n'allez pas vous battre pour eux, vous n'allez pas les protéger, bien au contraire. Vous protégerez vos amis et rendrez des services loyaux à tous ceux qui vous ont permis d'être élu.

Vous n'avez également que faire de la transition écologique et de l'agriculture paysanne, notre souveraineté alimentaire passe bien après les intérêts des vendeurs de pesticides. Et vous n'avez aucune intention d'imiter les Islandais, réécrivant leur Constitution après avoir sanctionné les banquiers escrocs. Vous avez magnifiquement utilisé les ressorts de cette V<sup>e</sup> République, pourquoi donc en changer ?

Mais là, monsieur Macron, mes larmes ont séché. Car, voyez-vous, je n'ai pas été élue pour ça, pour applaudir avec la meute à la réussite de ce plan. Et si je suis réélue à l'Assemblée au sein d'un archipel de députés citoyens, vous nous trouverez sur votre chemin et sur celui de Mme Le Pen.

Nous ne serons pas isolés car nous sommes déjà des millions et nous sommes une tribu. La tribu de ceux qui construisent une société juste, coopérative, accueillante et écologiste. Et nous la construirons avec ou sans vous. »

En ce lendemain de premier tour de l'élection présidentielle, la déception et la colère accumulées depuis cinq ans s'exprimaient avec rage et sans retenue. Je ne m'étais jamais sentie aussi impuissante face à la misère des gens. Deux mois plus tard, malgré une belle union, sur le papier, de toutes les forces dites « de gauche », la déception s'était de nouveau imposée lors des résultats du premier tour des législatives.

C'était le signe qu'il fallait tourner la page. J'avais mis toute mon énergie dans ce mandat de députée. La petite militante inconnue élue à la surprise générale en 2012 avait beaucoup changé. J'avais la certitude d'avoir vécu ce mandat autant en actrice politique qu'en observatrice de l'Assemblée nationale ou encore en « ethnologue du Parlement ». Mais qu'avais-je appris ? Cette société dont je rêvais tout haut était-elle envisageable dans le cadre de nos institutions ? Cet État-nation que je croyais amendable de l'intérieur

l'était-il vraiment ? Et surtout fallait-il chercher à l'améliorer, ou tout arrêter et réfléchir à une alternative ?

Les deux années qui ont suivi ce qu'on peut considérer, à première vue, comme un échec politique ont été déterminantes. Elles furent riches de rencontres, de discussions, de découvertes littéraires. Elles aboutirent surtout à une remise en question totale de ma perception de la politique. Alors que j'étais à la recherche de sens, de cohérence et d'espoir, il m'a fallu déconstruire des schémas de pensée bien ancrés et fouiller dans ma mémoire pour retrouver les innombrables pièces du puzzle. Et, enfin, tout remettre dans l'ordre. Celui de l'anarchie.

## 1. DOMINER OU ÊTRE DOMINÉE

Parmi les personnes que j'ai côtoyées au cours de ma vie, un comportement m'a toujours horripilée au plus haut point : la volonté de dominer, de dominer à tout prix. Comme s'il n'y avait pas d'autre choix que « dominer ou être dominé ». Cette alternative détestable me faisait penser de plus en plus à la doctrine capitaliste « croître ou mourir ». Je n'avais pas encore mis de mots précis sur tout ce qui m'apparaissait comme des injustices, des dysfonctionnements majeurs de notre société, mais j'essayais de contourner le système que j'avais sous les yeux, parfois maladroitement, parfois avec succès.

Commençons par quelques exemples de cette domination des femmes/des hommes entre elles/eux ayant eu des effets destructeurs.

Quand je suis entrée pour la première fois dans la peau d'une directrice de musée, j'avais dans la

tête un fonctionnement d'équipe très horizontal, et très fraternel, avec des chefs abordables et non imbus d'eux-mêmes. C'est ainsi qu'étaient organisées quelques entreprises suédoises que je connaissais. Je n'avais jamais expérimenté le monde du travail « à la française » puisque j'avais quitté l'Hexagone à l'âge de 20 ans. L'organisation hiérarchique au musée de la Tapisserie de Bayeux était horizontale, certes, mais à la façon du râteau : une cheffe et toute l'équipe aux ordres. À tel point que chaque employé, titulaire comme saisonnier, avait appris à réagir vite dès que les pas de la directrice se faisaient reconnaître dans les couloirs. Le mode « râteau » signifiait également qu'il n'y avait aucune possibilité de changer de grade, aucun espoir d'évolution de carrière. La seule option était de devenir calife à la place du calife et de prendre la tête du râteau.

Nous étions en 2005 et je croyais que cette façon de diriger une équipe appartenait à une période révolue. Erreur monumentale. Certains agents, entrés au musée à 18 ans, n'avaient connu en vingt-cinq ou trente ans de carrière que ce mode de fonctionnement.

En tant qu'attachée de conservation du patrimoine, je suis allée me former régulièrement à Angers dans les locaux de l'ENACT (École nationale d'application des cadres territoriaux). On y apprenait à adopter le mode « gestion de projet ». Nous devenions des « cadres managers » et devions diriger nos équipes

de façon pyramidale. Et qui dit pyramide dit une personne au sommet et toutes les autres en dessous ; là, pour moi, ça a commencé à coincer.

À Bayeux, j'avais décidé de créer des groupes de travail afin d'impliquer tout le monde dans les diverses activités du musée : rafraîchissement de la scénographie, nouveau film, signalétique extérieure et intérieure, gestion de la boutique et de la réserve, etc. L'idée de base était simple : je parlais du principe que même si j'avais été choisie pour être « la cheffe », je ne savais pas tout sur tout. Les femmes et les hommes de l'équipe avaient toutes et tous une expérience de terrain beaucoup plus ancienne que la mienne et surtout beaucoup plus concrète. Il aurait été ridicule à mes yeux de décider seule, enfermée dans mon bureau. Je me disais que toutes et tous avaient des tas d'idées pour améliorer et dépoussiérer ce musée, qui n'avait quasiment pas changé depuis sa création en 1983, et qu'ensemble nous serions plus créatifs.

Malheureusement, seules de rares personnes saisirent la balle au bond, se sentant libres de penser et de proposer. Dans ma fouguese et naïve impatience de changer le système, j'avais oublié les bases de la psychologie et le poids des habitudes. Je l'ai compris beaucoup plus tard.

On ne peut pas changer en un claquement de doigts des automatismes de plus de vingt ans. Les membres de mon équipe n'étaient auparavant quasi jamais consultés. Pendant deux décennies, aucune

réunion de service n'avait été organisée. Tous les ordres étaient passés *via* des « notes de service ». Ce fonctionnement, que je trouvais infantilisant au possible, avait un avantage : pas de responsabilités à prendre. Il avait surtout l'effet pervers de saper toute confiance en vos capacités de réflexion et d'analyse. Et moi, pétrie d'idéaux égalitaires, je leur demandais de rompre instantanément avec un mode de fonctionnement bien rodé et bien ancré dans le service.

C'était voué à l'échec. La domination d'un chef sur une équipe était la norme mais je ne pouvais supporter l'idée de dominer mon équipe. Car, justement, dans une équipe, il y a un capitaine, certes, mais cela change, le brassard tourne et le capitaine joue. Il est un joueur parmi les autres. Il n'est ni sélectionneur ni président de club.

Je détestais cette idée, paternaliste et autoritariste, qu'une personne décrétée « sachante » ait droit de vie et de mort professionnelle sur d'autres. Et, en même temps, il m'aurait fallu plusieurs années pour réussir à modifier en profondeur l'état d'esprit qui régnait au musée. Le changement ne se décrète pas seule. C'est avec tous mes collègues, et à notre rythme, que nous aurions peut-être pu faire vivre ce groupe différemment.

Il faut être honnête, jamais le maire, ses adjoints ou le directeur général des services n'auraient validé un tel fonctionnement horizontal, et une gentille invitation à aller voir ailleurs m'aurait rapidement été envoyée par lettre recommandée.



## **L'Assemblée nationale, royaume des préjugés sexistes**

À la suite de mon élection en tant que députée écologiste, j'avais là aussi conscience que, seule, une parlementaire ne peut strictement rien, à part pointer à l'Assemblée nationale afin de donner l'illusion d'y faire quelque chose. C'est ce que font beaucoup de députés. Ma naïveté m'empêchait de le croire, et pourtant... certains embauchaient des collaborateurs pour faire un tout autre travail que celui d'assistant parlementaire. Les scandales d'emplois fictifs n'ont d'ailleurs pas cessé de défrayer la chronique.

Pour ceux qui croient à l'utilité du pouvoir législatif, l'équipe de collaborateurs est primordiale. Là encore, donner des ordres me rebutait, même s'il fallait que j'en donne pour fixer un cadre de travail rassurant pour chacun. Honnêtement, même en me forçant, je crois que tous ont bien senti que ce n'était pas mon truc. Au début, nous avons pensé innover en proposant au service du personnel de l'Assemblée la création d'une scop (société coopérative et participative). Mais face à la complexité de sa mise en œuvre, nous avons, mes assistants et moi, rapidement abandonné l'idée. Pour une équipe débutante, il y avait suffisamment de choses à apprendre pour être rapidement opérationnelle, sans avoir à essayer les plâtres d'une organisation originale.

Le jour de la rentrée au Palais-Bourbon, la réflexion d'un administrateur du service du personnel de l'Assemblée, adressée aux petits nouveaux, m'a marquée. Ce monsieur m'expliquait qu'il fallait veiller à bien payer ses assistants parlementaires. Jamais je n'aurais imaginé qu'il pût en être autrement. Compte tenu de la charge de travail et de l'énorme disponibilité qui leur était demandée, je mettais un point d'honneur à les rémunérer en conséquence. Combien de parlementaires usent leurs collaborateurs jusqu'à la corde pour des salaires de misère, estimant que le prestige de l'expérience peut se passer d'une rémunération décente ?

Comment parler de décence, de respect de la vie privée, de droit à la déconnexion si les assistants sont considérés comme des souffre-douleur et de la main-d'œuvre corvéable à merci ? Les chiffres et témoignages fournis par le Syndicat des collaborateurs parlementaires à ce sujet sont effarants. Autant de cynisme me choque profondément, comme cette volonté de rabaisser l'autre systématiquement, de lui faire comprendre qu'il doit obéir aveuglément. Tous les milieux professionnels sont touchés, certes, mais à l'Assemblée nationale, le lieu de la fabrique de la loi, la moindre des choses aurait été que les élus soient des employeurs exemplaires.

Dès le début de mon mandat, je me suis posé la question de savoir comment travailler en équipe de la manière la plus horizontale possible, même s'il était clair que j'étais, au final, la députée élue, donc la seule responsable devant ses électeurs. Aidés d'une coach,

nous nous sommes formés en communication non violente et nous avons organisé nos réunions hebdomadaires en « mode délégué ». Il s'agissait que chacun endosse un rôle différent chaque semaine : « gardien du temps », « animateur », « pousse-décision » et « coach ». Grâce à ces méthodes, les réunions étaient plutôt sereines et efficaces. Étant donné le stress important généré par l'activité parlementaire et compte tenu de ma détestation de l'autoritarisme, je pense que nous avons réussi à trouver un mode de fonctionnement relativement détendu et cohérent.

Vu de l'extérieur, le ressenti n'était visiblement pas le même. Combien de fois ai-je entendu « C'est qui la députée ? », « Qui décide dans cette équipe ? », mais, surtout, le plus dur à vivre était le mépris affiché par certains visiteurs envers mes collaboratrices. Parce qu'elles étaient mes assistantes, parce qu'elles étaient des jeunes femmes, elles étaient forcément stupides. J'ai parfois entendu des élus ou d'anciens élus s'adresser à elles au téléphone comme à des larbins, oubliant toute politesse au vestiaire. J'en étais témoin les deux jours par semaine où j'étais en circonscription, alors qu'elles devaient le supporter au quotidien. Pour en avoir souvent parlé au sein de l'équipe, je peux affirmer que ce sentiment de supériorité était majoritairement le fait de « mâles blancs de plus de 50 ans ».

Lorsque, quelques jours plus tard, je recevais ces hommes-là en personne dans mon bureau, il y avait

toujours quelques secondes de mise au point entre nous. Je crois que mes mots les choquaient car, pour eux, étant députée j'étais bien évidemment « au-dessus » de mes collaboratrices et ils pensaient sans doute que je m'adressais à elles de la même manière. Je ne sais pas s'ils comprenaient ma réaction mais je préfère imaginer que notre échange liminaire avait des vertus pédagogiques. Je me souviens aussi d'une discussion difficile un jour avec un élu local de ma circonscription. J'étais venue le rencontrer avec une de mes collaboratrices. Soudain, il s'était mis à lui parler avec mépris, en haussant le ton. Forcément j'avais aussitôt réagi, forcément nous ne sommes pas repartis en bons termes. Mais je n'en ai aucun regret.

Ce gouffre entre l'égalité que nous avons mise en place entre nous et les stéréotypes sexistes et de classe auxquels nous faisons face était impressionnant et était devenu, pour nous toutes, un combat quotidien.

Et c'est en créant les jurys tirés au sort pour distribuer la réserve parlementaire que nous avons pu le mieux militer pour plus d'égalité parmi les citoyens.

### **Quand un jury de citoyens fait mieux qu'un député**

En nous lançant dans cette aventure, dès le mois d'octobre 2012, nous n'imaginions pas que ce serait notre plus belle réussite de démocratie participative, et bien plus encore.

DANS LA MÊME COLLECTION

Emmanuel Daniel

*Le Tour de France des alternatives*

2014

Grégoire Souchay, Marc Laimé

*Sivens, le barrage de trop*

2015

Nicolas de La Casinière

*Les Saboteurs du climat*

2015

Gaspard d'Allens, Lucile Leclair

*Les Néo-Paysans*

2016

Marie Astier

*Quel pain voulons-nous ?*

2016

Tiffany Blandin

*Un monde sans travail ?*

2017

Gaspard d'Allens, Andrea Fuori

*Bure, la bataille du nucléaire*

2017

Grégoire Souchay

*Les Mirages de l'éolien*

2018

Élisabeth Schneiter

*Les Héros de l'environnement*

2018

Gaspard d'Allens  
*Main basse sur nos forêts*  
2019

Christine Laurent  
*Mon jardin sans pétrole*  
2019